

et les motifs fidèlement reproduits du papier peint qui couvre les murs de la pièce où papotent avec le plus grand sérieux, à moins qu'ils ne se caressent, deux grands singes accroupis.

L'imaginaire chez William Rowe et J.C. Desjardins ne se contente pas d'ignorer le réel ambiant pour traduire les phantasmes du sujet, il paraît en prendre le contrepied. N'est-ce pas pour inventer une réalité aussi différente que possible de celle dans laquelle ils vivent au Nouveau-Brunswick, qui est simple, provinciale, monotone, qu'ils s'évadent dans un imaginaire exotique (la série des trois « Lucky Luke » de Desjardins ; les dix pièces de « Je rêve des îles Fidji » de Rowe) ?

Les dessins d'enfants semblent avoir inspiré un certain nombre d'artistes présents à l'exposition. Ainsi Tim Zuck, avec « Maison » et « Grange » ; ainsi Joseph Sleep, avec une frise pimpante et décorative de poissons, de homards, de maisons, d'arbres et d'oiseaux ; ainsi Evelyn Coutellier avec « Victor ». Toutes ces œuvres pourraient servir d'illustrations à des livres d'enfants. Dans la veine à la fois des dessins d'enfants et de l'art brut, Francis Coutellier évoque Dubuffet avec son amusante sculpture en céramique intitulée « Ironique ».

La recherche

À côté du figuratif sous ses aspects les plus divers, on trouve le non-figuratif sous des aspects non moins divers, allant de l'art minimal de T. Boxes et de Michael Fernandes, dont on peut penser que les œuvres ne sont pas ici très convaincantes, à l'expressionnisme abstrait (à noter l'intéressante composition, avec échantillons de référence des couleurs utilisées, de R. Kirschbaum) et à des recherches plus fondamentales assez passionnantes. Dans ce cadre, il est significatif que plusieurs artistes fassent retour aux procédés fondamentaux de fabrication de l'œuvre, le processus de l'œuvre en devenant le sujet. Il faut citer : « Peinture de chien » de D. Lindblad ; quatre œuvres pleines de promesse du peintre

d'origine acadienne Herménégilde Chiasson : « Cocagne veut, Cocagne peut », « SVP, lire de droite à gauche », « Résonance », « Vous savez, peut-être ne le savez-vous pas ? » et surtout une série de quatre ponçages de Jeffrey Spalding exécutés avec une belle maîtrise technique, aboutissement remarquable d'une recherche tendant à faire surgir « ce qui est derrière » le support premier. Il s'agit de ponçages à la toile émeri, à la laine d'acier ou au papier de verre et à la laine d'acier sur masonite enduite d'une première couche d'émail noir, d'une seconde couche d'émail blanc ou l'inverse afin de faire réapparaître



L'exposition « Côte de l'Atlantique » fait partie du programme d'expositions itinérantes établi pour l'année 1976-1977 par la Galerie nationale du Canada. Ce programme comprend douze expositions. Chacune est présentée pendant un mois dans plusieurs villes canadiennes, de l'est à l'ouest du pays. L'exposition « Côte de l'Atlantique » était à Montréal en novembre-décembre ; elle ira, de janvier à juin, dans quatre autres villes (Hamilton, Windsor, Calgary, Victoria). Elle avait d'abord été présentée, en octobre, au Centre culturel canadien de Paris.

sans l'endommager le noir ou le blanc initial. L'une des quatre pièces qui constituent cette intéressante expérience de retour à l'essentiel, un ponçage à la laine d'acier à partir d'une couche grise rehaussée de transparences de couleurs, d'une seconde couche d'acrylique noir, puis retour au gris sans laisser percevoir les couleurs composantes, excite particulièrement l'intérêt.

Il est difficile de fermer le volet non figuratif de l'exposition sans mentionner une belle gravure colorée à la main : « Objet de chambre à coucher », de Beverley Pugh ; sur un fond uni bleu-gris, des lignes gravées d'un bleu à peine plus prégnant délimitent des rectangles colorés en sépia.

Certaines œuvres, parmi les plus intéressantes de l'exposition, seraient inconcevables sans l'existence du cinéma. Chez Don Wright, qui présente deux lithographies très élaborées,

« Clôture se tortillant » et « Paddy à la mailloche », le mouvement se lit spatialement sur plusieurs plans et il est constamment décomposé, ou bien par le continu des gestes différents effectués par les personnages, ou bien, à l'inverse, par son immobilisation en moments successifs comme sur la pellicule d'un film.

Quant au photographe John Taylor, il a réussi, par la juxtaposition de photos en noir et blanc représentant chacune une parcelle d'une pièce d'habitation (cuisine, salon, salle de bains) et découpées en puzzle, à reconstituer la pièce entière dans son unité, mais cependant morcelée comme par le mouvement d'une caméra qui aurait pris la pièce sous plusieurs angles différents : il y a autant de prises de vues que de morceaux découpés. La pièce entière s'anime.

Le silence

Bien loin du cadre intimiste de la maison où l'on vit, c'est au large de Terre-Neuve que nous emmène Frank Lapointe (à qui l'on doit aussi une lithographie en couleurs, présentée à l'exposition, qui constitue un véritable album de Terre-Neuve) avec « Ice Report », collage réalisé à l'aide de quatre photos tirées d'une série de cinq mille diapositives en couleur qui montrent des icebergs au large de Terre-Neuve. Reproduit sur l'affiche de l'exposition, ce montage est si intensément suggestif qu'il devient fascinant. On songe à l'avertissement formulé par le capitaine du bateau à bord duquel l'artiste a travaillé : « C'est toi ou la glace, mon garçon. Fais ton choix et, pour l'amour du ciel, ne ris pas ».

La côte de Nouvelle-Ecosse, moins rude que celle de Terre-Neuve, mélancolique et grave, a suggéré à Roger Savage deux des œuvres les plus achevées de l'exposition, deux très beaux dessins à la mine de plomb, « Rocher à Moose Harbour » et « Tronc d'arbre » : un tronc mort sur un rivage vide, un rocher massif au bord de l'océan, la nudité au sein de l'immensité, ce qui survit à l'absence. Roger Savage a donné une forme au silence. ■